

EHESS

Le point de vue des physiocrates suédois sur les établissements d'enseignement de Catherine II (1773-1775)

Author(s): Sergej Ja. Karp and Xavier Le Torrivellec

Source: *Cahiers du Monde russe*, Vol. 43, No. 2/3, Contacts intellectuels, réseaux, relations internationales Russie, France, Europe, XVIIIe-XXe siècle (Apr. - Sep., 2002), pp. 333-341

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20174674>

Accessed: 14/11/2014 08:07

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers du Monde russe*.

<http://www.jstor.org>

SERGEJ JA. KARP

LE POINT DE VUE
DES PHYSIOCRATES SUÉDOIS
SUR LES ÉTABLISSEMENTS
D'ENSEIGNEMENT DE CATHERINE II
(1773-1775)

L'intérêt particulier que les physiocrates portaient à la politique de Catherine II (notamment lors de la visite que fit Diderot à Saint-Pétersbourg) a déjà été relevé¹. On sait que Catherine, de son côté, ne laissait rien paraître de sa suspicion à l'égard des physiocrates, lesquels prétendaient s'immiscer dans la conduite des affaires de l'État. Comme l'a souligné Georges Dulac, ceci explique que le chirurgien Nicolas Gabriel Clerc, fervent disciple de François Quesnay, médecin au Corps des Cadets nobles de l'armée de terre (il cumulait cette fonction avec celle d'espion au service de la France et de la Suède, et deviendra plus tard l'historien connu en Russie sous le nom de Le Clerc), ait pu citer le marquis de Mirabeau et les *Ephémérides du citoyen* dans la préface qu'il rédigea pour sa traduction des *Plans et statuts* des établissements d'enseignement de l'impératrice. Publié à Amsterdam en 1774 grâce aux efforts de Diderot, ce livre de Ivan Beckoj constituait un ouvrage de référence à la cour de Catherine II². Travaillant il y a quelques années sur les rapports entre Diderot et la Suède, je remarquai l'intérêt qu'avait suscité cet écrit auprès des Suédois. Leur curiosité s'était portée sur le système d'établissements mis en place par Catherine entre 1760 et le début des années 1770, ainsi que sur Beckoj et Clerc. D'abord enclin à n'y voir qu'une volonté de dissimuler l'activité d'espionnage

1. Voir par exemple Georges Dulac, « Pour reconsidérer l'histoire des *Observations sur le Nakaz* (à partir des réflexions de 1775 sur la physiocratie) », in *Éditer Diderot*, études recueillies par G. Dulac, Oxford, 1988 (Studies on Voltaire and the eighteenth century, 254), p. 467-514 ; Gianluigi Goggi, « Diderot et l'abbé Beaudeau : les colonies de Saratov et la civilisation de la Russie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 14, 1993, p. 23-83.

2. Georges Dulac, « Diderot, éditeur des *Plans et statuts des établissements de Catherine II* », *Dix-huitième Siècle*, 16, 1984, p. 323-344.

menée par Clerc en Russie³, ce n'est que récemment, à la lecture de nouvelles sources, que je découvris ce que cet intérêt comportait de plus fondamental. Ainsi, notre article présente moins le résultat d'une recherche achevée qu'une piste pour aborder le thème ici entrevu.

Mon exposé s'appuiera sur les matériaux constitués par la correspondance privée entre l'ambassadeur de Suède à Saint-Pétersbourg, le baron Johan Fredrik von Nolcken (1737-1809) et le comte Carl Fredrik Scheffer (1715-1786), ancien ambassadeur de Suède à Paris (1744-1752), qui sera précepteur du futur roi Gustave III et sénateur. Nolcken a retenu notre attention en raison des contacts étroits qu'il a entretenus avec Beckoj, Clerc et même Diderot, lors de son passage en Russie. Quant à Carl Scheffer, frère aîné d'Ulric Scheffer — président de la Chancellerie, c'est-à-dire responsable des Affaires étrangères de Suède et supérieur direct de Nolcken —, admirateur des physiocrates, il bénéficiait de la confiance de son élève, le roi Gustave. Les originaux des lettres adressées par Nolcken à Carl Scheffer (source non encore exploitée, la « correspondance littéraire » de l'année 1773⁴ entre Du Pont de Nemours et Carl Scheffer, sorte de prolongement des *Éphémérides*, attira pourtant l'attention de Gustave III⁵) sont conservés dans les archives du château de Kulla Gunnarstorp en Scanie, région la plus méridionale de Suède. Une partie de la correspondance de Scheffer avec Nolcken fut interceptée et secrètement copiée par le Collège des Affaires étrangères de Russie. Ces lettres de Scheffer sont accessibles depuis longtemps aux Archives de la politique extérieure de l'empire de Russie (Arhiv Venšnej Politiki Rossijskoj Imperii — AVPRI) à Moscou, elles nous permettent de reconstituer l'échange épistolaire des deux hommes. Les limites chronologiques de notre étude (1773-1775) correspondent à la période au cours de laquelle les établissements d'enseignement de Catherine constituaient le thème principal de ces courriers.

Il convient tout d'abord de remarquer que ce sont précisément les *Éphémérides du citoyen* qui attirèrent l'attention des lecteurs et des amateurs suédois sur le cas des établissements d'études et de formation de Catherine II. Ainsi, le 23 décembre 1773/3 janvier 1774, en réponse à la question de Carl Scheffer sur les qualités des établissements de l'impératrice, Nolcken écrivit de Saint-Pétersbourg que Du Pont, l'auteur des *Éphémérides*, n'avait nullement exagéré dans ses descriptions⁶, et il transmit à Stockholm la lettre envoyée par Clerc à Du Pont — déjà publiée en 1772 dans la revue susmentionnée — et qui était entièrement consacrée à ce sujet⁷. La

3. S. Ja. Karp, *Francuzskie prosvetiteli i Rossija (Les philosophes français des Lumières et la Russie)*, Moscou, 1998, p. 145-153.

4. Kulla Gunnarstorp, Brokindsarkivet, vol.32.

5. Jochen Schlobach, « Une correspondance littéraire de Du Pont de Nemours adressée à Stockholm et à Karlsruhe », in Birgitta Berglund-Nilsson, ed., *Nouvelles, gazettes, mémoires secrets (1775-1800)*, Karlstad, 2000, p. 101-111.

6. « Établissements utiles & Actions louables en Russie », in *Éphémérides du citoyen*, 1, 1772, p. 202-203.

7. « Lettre à M. Du Pont, Auteur des *Éphémérides*, &c. (de St. Pétersbourg, le premier octobre 1771) », in *ibid.*, p. 203-244, commentaire, p. 244-249.

lettre détaillée de Nolcken (qui traite surtout de l'Institut Smolny pour jeunes filles nobles)⁸ fut communiquée à Scheffer par un intermédiaire sûr, de sorte que nous pouvons nous fier à son contenu, nullement déterminé par le risque que la lettre ait été interceptée. Non moins important fut le rapport que Nolcken envoya à Scheffer de Moscou le 26 avril/7 mai 1775⁹, et qui portait sur la Maison des enfants trouvés de Moscou. Devant l'impossibilité de présenter ici en détail le contenu de ces lettres pour les périodes indiquées, je me limiterai à trois thèmes : la qualité des établissements d'enseignement de Catherine ; leur importance pour la Russie ; et les nouvelles informations sur le rôle de Diderot dans la transmission de ces expériences.

I

Parmi les commentaires enthousiastes que Nolcken fait sur les établissements d'études de Catherine, certains traits attirent particulièrement l'attention.

Il souligne la bonne santé et l'humeur joyeuse des étudiantes et des étudiants, le naturel de leurs attitudes, qu'il oppose à la contrainte, à la tristesse et à la distraction des enfants qui fréquentent les institutions traditionnelles d'enseignement ou qui sont éduqués à domicile. « Le moyen le plus efficace de rendre l'homme vertueux serait peut-être de travailler à le rendre heureux dès son enfance. »¹⁰

Nolcken est en admiration devant les succès des étudiantes du Smolny, notamment celles des classes supérieures (classe de quatrième, « Demoiselles Blanches ») : elles se présentent comme de rares exemples de « femmes à la fois supérieurement aimables et utiles à la société »¹¹. Il décrit combien elles savent magnifiquement jouer de la musique, danser, dessiner, etc., talents auxquels s'ajoute encore une science parfaite des affaires domestiques, et ce en théorie comme en pratique ! Et il remarque que « l'esprit de ces demoiselles est encore aussi orné qu'il le faut — pour qu'elles ne paraissent pas savantes »¹².

À cela Nolcken ajoute que les excellentes caractéristiques qu'il a relevées pour la Société des filles nobles concernent également l'École pour les « bourgeoises », le Corps des Cadets, l'école rattachée à l'Académie des beaux-arts : le même esprit, les mêmes principes, la différence ne résidant que dans la nécessité de s'adapter à la diversité des statuts sociaux et à la différence entre les sexes¹³.

Il lui est agréable de s'étonner de la propreté et de l'ordre régnant dans ces établissements. Il fait remarquer à Scheffer qu'il a eu la possibilité de se convaincre

8. Kulla Gunnarstorp, Brokindsarkivet, vol. 31, fol.152-161.

9. *Ibid.*, fol.187-193.

10. *Ibid.*, fol.154.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, fol.155.

qu'il s'agissait bien là d'un état ordinaire, par exemple à la Maison des enfants trouvés de Moscou où il s'est permis d'arriver à l'improviste.

Nolcken attire l'attention sur les remarquables qualités professionnelles et humaines des pédagogues étrangers, ce qui tient à son avis aux exigences qui leur sont imposées et au salaire honnête qu'ils perçoivent pour leur travail¹⁴.

Il décrit avec précision les sources de financement de la Maison des enfants trouvés de Moscou : 5 % d'investissements et des contributions régulières de la part de membres de la famille impériale et d'autres bienfaiteurs, etc.¹⁵. Il s'émerveille de ce que les élèves de la Maison (et de l'école de commerce qui lui est rattachée) apprennent des métiers utiles et parviennent non seulement à fournir leur établissement en vêtements mais aussi produisent étoffes et pièces de toilettes pour la vente¹⁶. Participant pleinement de l'esprit des physiocrates, il attache une importance particulière à la Maison des enfants trouvés de Moscou par rapport aux autres établissements d'enseignement de Catherine II, car il estime que cette institution garantit au pays les meilleurs avantages, en fournissant des « négociants éclairés et industriels, des artistes célèbres et des ouvriers habiles », qui s'avèrent plus utiles à la société que des femmes charmantes et douées ou des jeunes gens parfaitement éduqués¹⁷.

II

Selon Nolcken, le principal mérite des établissements supérieurs de Catherine est leur isolement par rapport à la société russe. Il accorde beaucoup d'intérêt à ce trait caractéristique — notamment dans sa lettre du 23 décembre 1773/3 janvier 1774 — en le rapprochant de la signification de ces nouveaux établissements d'enseignement pour la Russie. C'est ainsi qu'il raconte comment l'un de ses amis russes se plaignait devant lui de ce que même les parents d'élèves n'ont pas le droit de rencontrer leurs enfants autrement qu'en présence des éducateurs ; qu'ils ne peuvent les ramener à la maison, et que ce défaut originel sape l'un des fondements de la vie en société — le lien entre les parents et les enfants¹⁸. Que pensait Nolcken à ce sujet ? Il estime que de telles plaintes seraient justifiées dans la bouche d'un Suédois, d'un Français ou d'un Anglais, mais non dans celle d'un Russe. À son avis, l'impératrice sait ce que valent ses sujets, et elle a par conséquent toutes les raisons de vouloir protéger les élèves des mauvais exemples, des coutumes et des traditions¹⁹. Sa tâche n'est ni plus ni moins que la création d'une nouvelle race. Je cite (en conservant toutes les singularités d'orthographe et de ponctuation) un

14. *Ibid.*, fol. 187-188.

15. *Ibid.*, fol. 188-189.

16. *Ibid.*, fol. 190.

17. *Ibid.*, fol. 191.

18. *Ibid.*, fol. 159-160.

19. *Ibid.*, fol. 160.

passage d'une lettre de Nolcken, très explicite sur le point de vue de celui-ci et blessant pour notre orgueil national :

« L'occasion que j'ai de faire parvenir celle-ci à V : E : sans m'exposer à la curiosité de la poste me permet d'y adopter cette sincérité qu'elle m'a prescrite dans sa lettre. Que V : E : ne juge pas de la nation Russe par l'élévation d'ame de sa Souveraineté et les choses merveilleuses que cette Princesse a commencées dans son immense Empire. Elle a trouvé dans le caractère de la nation la nécessité de lui en donner un autre, et de créer pour ainsi dire une race nouvelle. Les succès de cette vaste entreprise seront infaillibles si les successeurs de Catherine auront son Genie, sa patience [et] son courage. Ils trouveront les plus grands obstacles de la part de ceux qui devaient concourir avec eux pour la réussite de cette grande réforme. Les Russes détestent les nouveautés utiles. L'Impératrice et M. de Betzki loin d'avoir excités l'admiration et la reconnaissance dués à leurs travaux glorieux, n'ont fait naître dans les cœurs corrompés de cette nation que le dépit et la haine. Les Russes ont tous les vices de l'esclavage [.] L'honneur, la probité, l'amour de la patrie, la noble ambition leur sont inconnus. Un Egoisme affreux, la défiance, la bassesse et la légèreté emportent leur caractère, et tous ceux qui entreprendront à les corriger deviendront pour eux des Objets d'horreur. Cette nation a les dehors les plus agréables, les plus séduisants. Un verni qui plait au premier coup d'œil. Mais au plus léger examen le prestige se dissipe. On aperçoit bientôt des esprits superficiels et des âmes rampantes et méprisables. C'est une feuille d'or appliquée sur le métal le plus vil. Ces défauts sont la suite naturelle de leur éducation et de la forme de leur Gouvernement. Entourés dès le berceau d'une foule d'esclaves destinés à les servir, à les amuser, à prévenir soigneusement tous leurs desirs, tous leurs caprices, accoutumés à voir ces êtres infortunés traités, pour l'amour d'eux, de la façon la plus barbare, et leurs cœurs fermées à tout sentiment d'humanité. Devenus Esclaves à leur tour dans un âge plus avancé, ils joignent aux vices des Tyrans toute la bassesse qui naît du Despotisme.

Si quelque chose peut donner un autre caractère à la nation Russe, c'est uniquement cette Colonie que l'Impératrice fait élever avec tant de soins, et qui toujours reproduite pourra dans la suite des tems changer et annoblir cette Masse corrompue. Un point de son éducation où j'ai admiré la sagesse de l'Institutrice est l'indépendance dans la quelle sont les Enfants à l'égard de leurs parents. »²⁰

Parmi toutes ces réflexions, deux éléments retiennent l'attention. Tout d'abord, la façon même de considérer les nouveaux établissements d'enseignement de l'impératrice précisément comme des colonies, susceptibles de devenir des foyers de civilisation. Comment ne pas se rappeler ici du crédit que les physiocrates accordaient aux colonies (étrangères) en tant que l'un des moyens les plus efficaces pour introduire en Russie les idées de liberté et leur mise en pratique par des individus autonomes ; et du fait que le débat portant sur les établissements d'enseignement de Catherine se déroulait quasiment dans le même contexte, dans les pages des mêmes *Ephémérides* par exemple (souvenons-nous des articles de l'abbé Baudeau en

20. *Ibid.*, fol.158-159.

septembre 1776)²¹ ! Pour ce que j'en sais, on n'a encore jamais analysé la manière dont les physiocrates percevaient les établissements d'enseignement par rapport à leurs opinions sur les perspectives générales de civilisation en Russie : selon toute vraisemblance ce thème mériterait d'être étudié. Cela serait en partie justifié en ce qui concerne Diderot, lequel partageait largement le point de vue des physiocrates à propos des colonies²². On peut tracer d'autres parallèles entre le texte de Nolcken sur les établissements d'éducation de Catherine et les idées de Diderot sur la civilisation russe, par exemple, une attention particulière accordée à la Maison des enfants trouvés de Moscou dans le développement du travail libre, des nouveaux métiers, et du tiers état.

Une autre circonstance n'est pas moins cruciale : le 23 décembre 1773/3 janvier 1774, lorsque Nolcken explique à Scheffer la nécessité d'une rééducation du peuple russe, il emploie quasiment les mêmes expressions que dans sa lettre à Jean-François Beylon, lecteur de Louise Ulrique (la mère de Gustave III), rédigée le 20 février/3 mars 1774 à propos du séjour de Diderot en Russie :

« Ne croyés pas que cette conduite lui aye faite des amis dans ce pays ci. Au contraire. Il a été exposé à la jalousie la plus envénimée pendant son séjour à Petersbourg, et à toute la noirceur de la calomnie. La franchise et le desinterressement sont des vertus que des esclaves sont indignes de sentir et qu'ils detestent. Les Russes ont été au desespoir qu'un homme qui les possedât eut l'accès libre auprès de leur Souveraine. Le contraste de ces vertus avec leurs vices devait trop tourner à leur desavantage. Aussi Diderot fait très sagement de quitter la partie. Il eut été tot ou tard la victime de l'envie et de la méchanceté. Vous voyés mon ami que je profite de l'occasion qui se presente de vous parler avec franchise. Cela vous interessera peut etre ; et cela me soulage. Rendés grace au Ciel que vous ne vivés pas dans ce pays abominable. Cette Nation, du coté des mœurs, est audessous de ce qu'elle etait avant Pierre I. Elle etait feroce mais elle avait de l'honneur. Elle est aujourd'hui moitié barbare moitié poliçée, ce qui fait le melange le plus monstrueux et le plus pernicieux pour la Societé. Elle a tous les vices et les travers des autres nations sans avoir une seule de leurs vertus. Ne me trouvés vous pas à plaindre, mon cher Ami, d'etre transporté dans un pays où ce qui fait le plus grand bonheur de la vie n'existe pas ; les liaisons, la sureté du commerce, la confiance, l'amitié. Ce sont des êtres de raisons ici. »²³

Dans la mesure où cette tirade apparaît dans une lettre de Nolcken relative justement à Diderot — avec lequel, comme je l'ai déjà évoqué, il fut en contact étroit à

21. Gianluigi Goggi, « Diderot et l'abbé Baudeau... », *art. cit.*

22. Georges Dulac, « Diderot et la "civilisation" de la Russie, Denis Diderot (1713-1784) », *Colloque international, Paris — Sèvres — Reims — Langres (4-11 juillet 1984)*, actes recueillis et préparés par A.-M. Chouillet, Paris, 1985, p. 161-171 ; Gianluigi Goggi, « Civilisation et expériences de référence : à propos de la genèse du fragment politique *Sur la Russie* », *Studi settecenteschi*, 14, 1994, p. 329-398 ; *id.*, « Diderot et le concept de civilisation », *Dix-huitième siècle*, 29, 1997, p. 353-373.

23. Pour le texte complet de cette lettre, cf. S. Ja. Karp, *Francuzskie prosvetiteli i Rossija*, *op. cit.*, p. 328-331.

Saint-Pétersbourg — il est fort probable que les deux hommes discutèrent du caractère national du peuple russe et des moyens de son amélioration.

III

Nous découvrons dans la correspondance entre Nolcken et Scheffer des détails inédits sur le rôle joué par Diderot dans le travail préparatoire à la publication des *Plans et statuts* de Beckoj, traduits par Clerc. C'est ainsi que Nolcken déclare le 23 décembre 1773/3 janvier 1774 : « M. Clerc [...] vient de traduire de la langue Russe l'histoire de toutes les institutions de Catherine II. M. Diderot en partant d'ici emmènera cet ouvrage en Hollande pour l'y faire imprimer, et M. Clerc se propose ensuite d'en présenter un exemplaire au Roi et un à votre Excellence. »²⁴ Si je ne me trompe, c'est l'un des premiers témoignages sur l'intention qu'avait Diderot de faire publier cet ouvrage en Hollande.

Dans cette même lettre, Nolcken raconte que recevant un message de Scheffer, il en avisa Clerc, lequel, avec l'autorisation de Nolcken, recopia un morceau élogieux à l'égard des établissements d'enseignement de Catherine et le transmit à Beckoj. Ce dernier montra le passage de la lettre de Scheffer à Diderot, qui le lui arracha des mains pour le présenter à Catherine : « M. Diderot qui avait vu cet extrait l'arracha de ses mains et en fit à la première occasion la lecture à l'Impératrice », celle-ci le relut seule avec satisfaction mais interdit d'en parler à Nolcken. « L'amitié, — écrit Nolcken en ayant apparemment en vue Diderot — a enfreint cet ordre [...]. »²⁵ Le 9 février Scheffer lui répond : « Je ne comtois pas, lorsque j'eue l'honneur de vous écrire ma dernière lettre, qu'elle passeroit sous d'autres yeux que les vôtres, et certainement elle ne meritoit pas d'être reproduite. Mais je dois être bien content aujourd'hui de l'usage que vous en avés fait [...]. »²⁶

Je tiens à attirer l'attention sur une autre occurrence : Nolcken estimait que la Suède devait suivre l'exemple de la Russie et créer sur son territoire des établissements similaires ; il était de plus persuadé que l'absence de servage faciliterait la réalisation d'un tel projet. Il comptait aussi sur Carl Scheffer, lequel, ancien précepteur du roi, bénéficiait de la confiance pleine et entière de ce dernier et pouvait donc l'inciter à suivre l'exemple de l'impératrice. Relatant le geste de Diderot, Nolcken insistait auprès de Scheffer pour qu'il vienne visiter la Russie :

« En mettant de coté ma satisfaction inexprimable de posséder ici quelqu'un que je respecte, que j'aime de toutes les forces de mon ame, le bien qui en peut resulter pour notre Patrie me le fait ardemment souhaiter. Revenu en Suede avec cet enthousiasme qui doit naitre de tant de spectacles interessants, avec cette ardeur patriotique qui ne Vous quitte jamais, Vos conseils feront entreprendre à un Prince animé des memes sentiments des choses egalement grandes, et dont

24. Kulla Gunnarstorp, Brokindsarkivet, vol. 31, fol.156-157.

25. *Ibid.*, fol.156.

26. AVPRI, f. 6, op. 6/2, Suède, n° 19, l. 3, 4.

les progrès seront d'autant plus rapides qu'ils trouveront chés nous moins de difficultés à surmonter. »²⁷

Nolcken est revenu sur ce thème dans les courriers qu'il a envoyés à Scheffer le 26 avril/7 mai 1775 (« Puissions nous voir un jour des établissements aussi utiles en Suède ! »²⁸) et le 29 janvier/9 février 1776 (« Je ne desespere pas que l'enthousiasme patriotique dont vous êtes animé n'engage un jour le Roi notre auguste et sage Maître à imiter Catherine II, en formant chés nous des établissements aussi utiles. Les avantages d'une education publique doivent être inestimables »²⁹). Selon toute vraisemblance, Scheffer partageait son enthousiasme. Ainsi, le 31 janvier 1775, il écrivait à Clerc (par l'intermédiaire de Nolcken) :

« Monsieur,

J'ai bien d'obligation à Mr le Baron de Nolcken de m'avoir procuré une occasion de vous temoigner à vous-même tout ce que mon cœur sent pour vous, depuis que j'ai lû vos admirables Ecrits, et que j'ai appris avec quel zèle, avec quelle activité vous justifiés vos principes par votre conduite et vos actions.

C'est un vrai bonheur pour l'humanité, qu'un homme qui en connoit si bien les droits, et en cherit tant les interets, ait été mis à portée d'éclairer sur les uns et les autres un grand Empire, où ils etoient peuetre plus meconnus que par tout ailleurs. Puisse la Souveraine dont vous servés si bien les grandes vuës reussir enfin à former des hommes capables de transmettre aux generations futures les bienfaits, dont Elle comble la generation presente ! Alors des Institutions qui n'ont point eu de modèle serviront d'Exemple à toutes les nations et le bonheur general des hommes sera la seule recompense digne des grandes ames qui se sont vouïées à ces nobles, à ces penibles travaux.

J'ai l'honneur d'etre avec la plus haute estime qui vous est duë & Le Comte de Scheffer »³⁰

Pourtant dans ses lettres à Scheffer, Nolcken ne caresse pas seulement l'espoir que Gustave suive l'exemple de Catherine, il s'autorise, en un sens différent mais dans le même contexte d'« éducation », des comparaisons bien plus audacieuses. L'exemple le plus flagrant que j'ai pu découvrir dans ce genre se trouve dans la lettre du 23 décembre 1773/3 janvier 1774, où est notamment relatée la décision de Catherine de libérer le grand duc N. I. Panin de ses obligations de précepteur du prince Pavel Petrovič :

« Monsieur le Comte Panin [...] doit s'applaudir de son ouvrage. Monsieur le Grand Duc est rempli des plus belles qualités. Il est certain que les soins du Comte Panin ont été dignement recompensés. Je doute cependant qu'il ait

27. Kulla Gunnarstorp, Brokindsarkivet, vol. 31, fol. 156.

28. *Ibid.*, fol. 192.

29. *Ibid.*, fol. 213-214.

30. AVPRI, f. 6, op. 6/2, Suède, n° 20-21, l. 16-16 ob. Copie. Cf. S. Ja. Karp, *Francuzskie prosvetiteli i Rossija*, op. cit., p. 152.

jamais éprouvé un sentiment aussi vif, aussi délicieux que V : E : en éprouva le 19 d'Aout 1772. »³¹

Parce que le 19 août 1772 est la date du coup d'État mené par Gustave III, il est évident que Nolcken sous-entend ici l'impossibilité d'un tel changement en Russie. Il semble en outre exprimer sa compassion envers Panin à ce sujet.

(traduit du russe par Xavier Le Torrivellec)

*Institut d'histoire universelle
Académie des sciences de Russie
117334 Moscou
Leninskij Prospekt, 32-a*

igh@online.ru

31. Kulla Gunnarstorp, Brokindsarkivet, vol. 31, fol.160.